

« pour ne pas vouloir croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. »

En effet, à force de combattre l'idée religieuse, ils en arrivent à nier toute idée philosophique et morale : la famille, l'autorité, la propriété, la liberté même la plus élémentaire, celle de la conscience et du foyer. Vraiment, Messieurs, pour croire à la religion, il n'y a qu'à regarder et à entendre ceux qui la combattent. Leur attitude et leur langage sont une provocation à la foi et une confirmation de nos croyances. Les objections les plus sérieuses sont beaucoup moins effrayantes que les énormités de la libre pensée.

Je termine, Messieurs, par un conseil. Ne vous croyez pas obligés de répondre à toutes les objections ; ne vous croyez pas obligés de servir de cible aux contradicteurs qui ont pour but de vous attaquer, et non de s'éclairer. Affirmez simplement votre liberté et dites-leur : « Je ne m'occupe pas de votre conscience, ne vous occupez pas de la mienne. » Allons, chrétiens, marchez la tête haute. Vous avez un *Credo*. Soyez-en fiers, et chantez-le d'une lèvres reconnaissante, joyeuse et intrépide !

*Amen.*

## TROISIÈME CONFÉRENCE

**En présence des objections contre la religion,  
nous ne devons pas être désarmés**

MESSIEURS,

On raconte que le philosophe Albert le Grand avait construit un homme automatique qui étendait les bras et gesticulait comme un homme vivant. Pour voir l'effet que produirait son œuvre, il met ce mannequin en mouvement au moment où entrait un visiteur, et il se cache pour juger de l'effet. Mais le visiteur, au lieu de perdre son sang-froid, frappe de sa canne plombée ce fantôme menaçant, et aussitôt les ressorts si délicats de l'homme-mécanique sont brisés et tombent en morceaux sur le sol. La création factice du philosophe s'évanouissait sous un coup de canne. Ainsi en est-il de beaucoup d'objections qui sont sottes et futiles. Il suffit d'un sourire ou d'un mot pour les réfuter et les pulvériser.

Quelques objections cependant sont sérieuses et embarrassantes. Elles ne peuvent rien contre la religion... Que peut un enfant qui lance la flèche de son arbalète contre les tours d'une vieille cathédrale ? mais elles peuvent beaucoup contre l'esprit

qui n'est pas armé, qui ne sait pas se défendre. Messieurs, sachons nous défendre. En présence des objections qui essaient d'entamer la religion, je vous ai dit : ne soyez ni étonnés ni effrayés ; à ces deux avertissements j'en ajoute un troisième : ne soyez pas désarmés.

I. — *La situation* même vous dicte votre devoir

*Nous sommes à l'état de lutte.* C'est la loi de la vie. C'est surtout la loi de notre temps, nous ne pouvons pas ne pas le voir. La *presse* nous impose la lutte. Plus forte que les armées et les gouvernements, plus rapide que les vents et plus vaste que l'espace, la presse porte partout la vérité et l'erreur, le bien et le mal, l'Évangile et l'irréligion. Personne n'est à l'abri de ce puissant appareil d'information et de controverse. L'*opinion* nous impose la lutte. L'opinion est reine, reine désordonnée et furieuse comme l'océan. Elle agite toutes les questions, les questions les plus graves de l'ordre religieux, intellectuel et moral, aussi bien que les questions politiques et administratives. Dans le monde des académies, des salons, des usines, des magasins, des cafés et des casernes, les idées se brassent et se heurtent. Il faudrait être sourd pour ne pas entendre les discussions contemporaines, et

muet pour n'y pas prendre part. Les *mécréants* nous imposent la lutte ; nous voudrions ne pas lutter que nous ne le pourrions pas. Les ennemis de tout bien et de toute religion en veulent non à la médaille, ni au crucifix, ni au chapelet, ni à la carmélite qui prie dans son cloître, ni au moine qui fait des livres ou des sermons, mais au catholicisme lui-même. Pour les contenter, supprimons les processions ; ils nous demanderont que nous fassions taire les cloches. Faisons taire les cloches ; ils exigeront qu'on abatte le clocher. L'Église rasée, s'il reste un prêtre et un autel, ils se plaindront encore. Voilà la situation. Nous sommes à l'état de lutte.

*Nous aurions tort d'en être surpris ou découragés.* Car cet état de lutte dure depuis vingt siècles et durera jusqu'à la fin du monde. Il y a eu, dans le passé, des heures bien autrement difficiles et douloureuses que l'heure présente. En février 1758, Voltaire écrivait à son ami d'Alembert : « Dans « vingt ans, l'Église verra beau jeu. » Vingt ans après, le 25 février 1778, Voltaire mourait, furieux, et s'écriait, au témoignage du médecin protestant Tronchin, qui était présent : « Je meurs abandonné « de Dieu et des hommes. » Dieu permet que son Église subisse de temps en temps, ici ou là, d'effroyables assauts ; mais, comme dit Bossuet, « quand « il veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa « main, il réduit tout au désespoir et à l'impuis- « sance, puis il agit. » Il intervient. Il fait un signe

et ses ennemis sont terrassés. Nous sommes dans la lutte. Que faire? avoir confiance en Dieu? oui, mais

II. *Le devoir* ne finit pas là. Il commence.

Aide-toi et le ciel t'aidera. Dieu ne laissera pas la religion périr dans le monde. Mais la religion peut périr en nous, si nous ne savons pas la garder et la défendre, si nous ne sommes pas de force à répondre à l'objection, si nous ne sommes pas munis d'une forte instruction religieuse.

Autrefois on pouvait se contenter d'une instruction religieuse élémentaire, on savait ce qu'il fallait croire sans savoir pour quels motifs et sur quelles preuves. On était catholique par tradition, par habitude, par vitesse acquise, comme les Norwégiens sont protestants, et les petits Turcs mahométans; on allait à la messe pour imiter les parents, mais sans bien savoir personnellement pourquoi.

Aujourd'hui ce n'est plus cela. Notre foi nous est disputée, comme un tas de blé que grignotent les souris, comme un vêtement qu'on veut nous arracher, comme une maison qu'on démolit pierre à pierre. Quel est le jeune homme qui, à l'atelier, au magasin, dans le bureau, n'a pas à subir des interrogations sur sa croyance? Quel est l'homme fait qui, un jour ou l'autre, n'est pas obligé, dans

une conversation, de justifier et de venger son Credo? Si les catholiques sont mal armés pour la controverse, le moindre demi-savant sera en mesure de les démonter par ses objections... Messieurs, toute objection restée sans réponse porte dans l'âme la flèche du doute. C'est une balle ennemie qui nous a frappés et qui n'est pas sortie. Elle voyage dans nos membres; nous ne pouvons pas faire un mouvement sans nous dire: Elle est là; je la sens! Pour l'honneur de la religion et pour la sécurité de notre âme, il faut que l'objection soit vaincue et la balle extirpée. Il faut nous instruire. C'est un devoir que nous commande la situation.

III. *La méthode* est à la portée de tout le monde.

On peut s'instruire *dans les livres*. Un ami trouva un jour le général Lamoricière suivant sur une carte les phases de la guerre d'Orient. Deux livres, l'Évangile et l'Imitation, assujettissaient la carte, ce qui étonna le visiteur. « Eh bien oui, dit Lamoricière, « j'en suis là. Je ne veux pas être, comme vous, le « pied en l'air, entre le ciel et la terre. Je veux « savoir à quoi m'en tenir, je veux savoir où je « vais, et je n'en fais pas mystère. » On peut s'instruire de la religion dans les livres, et je vous con-

seille fort de le faire. Mais tout le monde n'a pas le temps de lire, tout le monde n'a pas le goût de la lecture. Les livres, Messieurs, ne remplaceront jamais la parole. *Fides ex auditu*. La foi entre dans l'âme et s'y implante plus par les oreilles que par les yeux. C'est la vieille méthode apostolique.

On s'instruit de la religion surtout *au pied de la chaire*. Si infirme que soit le prédicateur, il a reçu grâce et mission pour prêcher, et il est généralement plus fort en religion que les quatre-vingt-quinze centièmes de ses auditeurs. Les gens les plus cultivés peuvent apprendre de lui beaucoup de choses qu'ils n'ont jamais sues ou qu'ils ont oubliées. Un savant était dans son cabinet occupé à résoudre des problèmes compliqués de mécanique. Une jeune servante entre et lui demande la permission de prendre du feu. « Mais vous n'avez rien pour l'emporter, lui dit-il. — N'importe, lui répond la petite, j'en trouverai bien le moyen. » Elle s'approche de la cheminée, y prend des cendres froides dont elle place une couche épaisse dans sa main et met dessus quelques charbons allumés. Le savant, surpris, ferme ses livres en se disant : « Avec toute ma science, je n'aurais pas su trouver cela. » Messieurs, le plus modeste prêtre possède la science religieuse. On s'instruit toujours au pied de la chaire, et on a vu des hommes, comme Drouot, Berryer, Pasteur, savourer avec délices les prônes

*Bonnet Corbié*

de leur curé de campagne... Le devoir des catholiques à l'heure présente est d'être armés contre l'objection, et donc de se procurer une forte instruction religieuse.

*Conclusion.* — *Est-ce à dire que dès maintenant tous vont en arriver là ?* Ce serait désirable, mais ce n'est pas possible.

Bossuet soutenait à vingt ans sa thèse de théologie au collège de Navarre. Condé, à qui il l'avait dédiée, entre tout à coup dans la salle. Bossuet, sans se troubler, salue et félicite le vainqueur de Rocroi. Le prince eut la tentation de disputer avec lui. Il l'aurait pu, car son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime. Nous n'en sommes plus à ces temps héroïques. On ne trouve presque plus aujourd'hui de laïques possédant à fond la question religieuse.

Il nous faudrait, cependant, *quelques groupes de catholiques fortement convaincus*, parce que solidement instruits. Qu'importe le nombre ? Il est des professeurs, même de l'Université, des membres de l'Institut, même à Paris, qui n'ont pas quelquefois vingt auditeurs, et cependant, comme Cousin, ils consacrent toute une semaine à la préparation d'une seule leçon. Ils façonnent des élites, et ce

*droit*

sont les élites qui mènent le monde. Ainsi, dans une paroisse, quand il y a un groupe de chrétiens ardents et éclairés, ce groupe est un vrai point cardinal sur lequel pivote la paroisse tout entière. Or, quand une paroisse est déjà sur un pivot, elle n'est pas loin d'être changée. Le jour où, dans chaque ville, apparaîtront quelques centaines d'hommes capables de défendre leur foi contre l'objection et groupés dans l'affirmation puissante de leur Credo, la foule désillusionnée, agacée par toutes les vaines promesses de la libre pensée, finira par se dire : « Si maintenant l'on essayait de l'Évangile ? si l'on revenait à la bonne vieille religion de nos pères ? » si l'on reprenait la vieille chanson qui, elle, ne trompe jamais ? » Et l'avenir sera sauvé. Il appartiendra au Christ Rédempteur des âmes et Libérateur du monde.

Vous serez, Messieurs, *vous serez ce groupe de chrétiens convaincus et armés d'une forte instruction religieuse. Et moi, je promets de vous y aider.* Dans ma faiblesse, je me rappelle la parole de Vincent de Paul. Il disait : « Je n'ai pas un sou en caisse. Mais qu'importe ? Quand une œuvre est nécessaire, il faut l'entreprendre sans crainte. Dieu y pourvoit. » L'œuvre à laquelle je travaille depuis treize ans est nécessaire. J'ai confiance... en Dieu et en vous, Messieurs !

*Amen!*

## QUATRIÈME CONFÉRENCE

**Je ne veux pas entendre parler de religion**

MESSIEURS,

Je commence aujourd'hui l'examen détaillé des différentes objections, futiles ou sérieuses, que les hommes de ce temps élèvent contre la religion. Et d'abord :

*Je ne veux pas entendre parler de religion*, disent les uns par hostilité, les autres par indifférence. Cette parole est tantôt une parole de colère, et tantôt une parole de dédain. Jugeons-la.

I. *Je ne veux pas entendre parler de religion. Parole de colère.*

De tout temps, Messieurs, la religion a rencontré des ennemis, et des ennemis acharnés. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? La religion nous gêne. Elle est comme l'impôt. En aucun pays les contribuables n'aiment l'impôt. Ils ne réfléchissent pas aux services multiples dont il est la

compensation; ils ne pensent pas aux progrès de tout genre que leur procure le Trésor public. Partout le fisc est redouté et même détesté. On ne se gêne pas pour le maudire, et si on le pouvait, volontiers on le supprimerait. Ainsi en est-il de la religion. Elle pèse sur notre volonté récalcitrante comme l'impôt sur notre bourse... et alors, à certaines heures surtout, retentit avec rage la parole que je viens de citer : « Je ne veux pas entendre parler de religion. »

« Plutôt le croissant que la tiare », écrivaient les Grecs à la veille même de la prise de Constantinople par les Turcs. Parole d'orgueil, cri sauvage de rébellion contre Rome. Ils ne furent que trop exaucés. La domination musulmane écrasa sans pitié la civilisation et la nationalité byzantines.

« Je ne veux pas entendre parler de religion. Écrasons l'infâme! » s'est écrié le xviii<sup>e</sup> siècle. Et le mot d'ordre des philosophes a été exécuté à la lettre par les législateurs et les bourreaux. Les prêtres ont été condamnés à la prison, à l'exil, à l'échafaud. — Les temples ont été fermés ou dédiés à Vénus. — Les autels ont été renversés et les calices vendus. — Les chaires sont devenues muettes. Le respect des peuples s'est retiré de l'Église, de ses ministres et de ses institutions. Conduite criminelle... mais, si c'est possible, encore plus *insensée* que criminelle! Au commencement de cette époque néfaste, l'abbé Maury fut un jour entouré par des

énergumènes qui criaient à ses oreilles : « Maury à la lanterne! » Et sans se laisser troubler par leurs clameurs, Maury se retournant leur jetait pour toute réponse cette apostrophe : « Et quand j'y serai, y verrez-vous plus clair? » Et, en effet, l'Église éteinte, non seulement on n'y a pas vu plus clair, mais on est entré dans la nuit, et les ruines financières, morales et sociales ont suivi de près la ruine du catholicisme. Le catholicisme, d'ailleurs, a survécu à l'orage. Comme dit saint Cyprien, les victimes ont été plus fortes que les bourreaux : *steterunt torti torquentibus fortiores*. L'orage passé, l'Église a repris sa mission, et avec elle le cours de ses bienfaits.

« Je ne veux pas entendre parler de religion. Le cléricalisme voilà l'ennemi! » s'est écrié à son tour le xix<sup>e</sup> siècle finissant. Et, sous la poussée de cette déclaration de guerre, on a vu l'Église privée de ses principaux moyens d'action, et mise par la loi en dehors du droit commun. On ne l'a pas abattue d'un seul coup, car le poids de sa chute aurait ébranlé le pays; mais peu à peu, lentement et sûrement, on a gêné ses mouvements, paralysé ses œuvres et garrotté sa liberté. On a fait pour la religion comme cet insensé dont parle quelque part le comte de Maistre, qui de fureur met le pied sur une montre, en lui disant : « Tu m'agaces. Je t'empêcherai bien de faire du bruit et de marcher. » *Quelle folie!* Même avec la religion, on a

déjà bien de la peine à contenir les passions et à empêcher la société de voler en éclats. Sans la religion, que voulez-vous que nous devenions, sinon un peuple dégénéré, désorganisé, démoralisé? Ah! vous ne voulez pas entendre parler de religion, et vous mettez dans cette déclaration je ne sais quel accent de colère qui est une menace pour le catholicisme? Prenez garde, c'est vous qui êtes menacés et c'est votre maison qui brûle. — Ah! l'Église vous importune, et vous ne seriez pas fâchés de la voir à bas? Prenez garde; parce que le clocher est au milieu du village, les pierres qui se détachent du clocher écrasent les maisons d'alentour. Les mœurs suivent les croyances. Un peuple sans foi est bientôt un peuple sans loi. Les grandes impiétés sont le prélude des grandes décadences. C'est l'histoire d'hier. Plaise à Dieu que ce ne soit pas l'histoire de demain!

**II. Je ne veux pas entendre parler de religion.  
Parole de dédain.**

Beaucoup de braves gens disent très haut qu'ils ne veulent pas entendre parler de religion, et ils le disent sans colère. Ils ne détestent pas la religion, ils la dédaignent, n'en tiennent nul compte, la traitent comme une quantité négligeable. Ce ne sont pas des ennemis, mais des indifférents.

Ils ne veulent pas entendre parler de religion. *Est-ce raisonnable?* non ce n'est pas raisonnable. La religion résout seule le problème de nos origines et de nos destinées. Elle est le mobile qui remue le plus puissamment l'âme humaine. Tout ce qui s'est fait de grand a été fait ou par elle ou pour elle. Et on lui accorderait moins d'attention qu'à la pluie ou au beau temps, moins qu'à un météore qui passe ou à un feu d'artifice, moins qu'au prix des céréales ou aux valeurs de Bourse, moins qu'à la délicatesse de tel mets ou à la finesse de tel vin? Ne serait-ce point une vraie déraison?

Ils ne veulent pas entendre parler de religion. *Est-ce possible?* Non ce n'est pas possible. Car *tout le monde* en parle. Observez, vous qui avez des yeux, et dites si la religion n'est pas aujourd'hui, comme à toutes les heures solennelles, le fond même de la politique, de la sociologie, de la science, quels que soient son nom et son domaine. Regardez le saint, regardez l'impie. L'impie n'a qu'un mot dans l'âme, Dieu, et, sous son laïcisme de surface, sous ses neutralités apparentes, c'est Dieu qu'il poursuit par tous ses actes, par tous ses décrets, s'il est au pouvoir. Comme l'impie, le saint n'a qu'un nom dans l'âme, Dieu. Il le voit dans la nature, et une fleur lui parle de sa beauté et de son amour. Il le voit dans la science, et la science s'illumine. Il le voit dans l'art, et il peint à ge-

noux. Il le voit dans la poésie, et la poésie s'élève et s'idéalise.

Ils ne veulent pas entendre parler de religion. Est-ce possible? Non, ce n'est pas possible. Car tous les peuples en ont parlé et en parlent encore. Les Juifs se sont battus pour la défense de leur temple. Les Grecs ont eu la guerre sacrée. Les Romains ont défendu leurs autels autant que leurs foyers. Au moyen âge, l'Europe tout entière s'est précipitée sur l'Asie en criant : Dieu le veut! Au cours de la campagne de Russie, en présence des flammes qui dévoraient Moscou, Napoléon, sombre, découragé, à demi vaincu, disait en frémissant : « Mais qu'a donc ce peuple, que je ne puisse venir à bout de sa résistance? » — « Sire, répondit Drouot, comptez les églises de Moscou. Les Russes sont indomptables, parce qu'ils sont un peuple croyant. » Et les Boers, ce peuple si petit et si grand, est-ce que la religion ne compte pas pour eux? Écoutez la dernière proclamation signée des présidents et des généraux en chef de ce peuple étonnant : « Nous décidons que le 8 août 1901 sera un jour d'actions de grâces envers Dieu. Nous décidons pareillement que le 9 août sera un jour de pénitence. Comme Gouvernement et comme peuple, nous demandons pardon à Dieu de nos péchés. »

Ils ne veulent pas entendre parler de religion. Est-ce possible? non ce n'est pas possible. Tout le

monde en parle. Tous les peuples en ont parlé et en parlent encore. Je dirai plus. Tous les lieux en parlent. Dépouillez l'annuaire des postes. Vous y trouverez cent sept pages à trois colonnes pour les communes portant des noms de saints, soit à vingt-cinq noms par colonne huit mille villes, villages ou bourgs sous le vocable d'un saint. Il faut que les libres penseurs s'y résignent. La religion est partout dans nos cités, dans nos familles, dans nos mœurs et dans nos lois. Elle est à la racine de notre nationalité et sur le front de nos monuments. En elle la France est née, vit et respire. Il faudrait se boucher les yeux pour ne pas la voir, et les oreilles pour ne pas l'entendre.

Ils ne veulent pas entendre parler de religion. Est-ce possible? non ce n'est pas possible. Ah! honnêtes indifférents, qui vous calfeutrez dans la vie présente, demain ou après-demain, bon gré malgré, vous allez mettre le pied sur le seuil de la vie future. Et alors? de quoi aurez-vous besoin, sinon d'entendre parler de religion et d'entendre la religion vous parler? En avril 1881, Émile de Girardin, qui avait fait tant de bruit pendant sa vie était mourant. Et devant Émile Ollivier qui le visitait, faisant retour par un mot sur les différentes luttes de sa vie, il disait : « Et tout cela pour rien, pour rien, pour rien! » O hommes, qui que vous soyez, si la religion ne vient pas endormir et purifier votre dernier soupir, la mort sera pour vous la



plus cruelle des déceptions et le plus irréparable naufrage! Un jour, un des amis de *Jules Janin*, apercevant un crucifix dans son salon, eut l'inconvenance de lui dire : « Qu'est-ce donc que ça? — Ça, répondit Jules Janin, c'est le bon Dieu. Je ne veux point, quand je serai près de mourir, qu'on soit obligé d'aller le chercher chez ma portière. » La religion, Messieurs, est obligatoire pendant la vie, et nécessaire à l'heure de la mort. Et cette parole : « Je ne veux pas entendre parler de religion », est injustifiable au tribunal de la simple raison.

*Conclusion.* — Que cette parole donc soit une parole de colère qui maudit la religion, ou une parole de dédain qui n'en tient nul compte, ne vous y associez jamais, et sachez au besoin lui adresser la réponse qu'elle mérite. Aimez, vous, Messieurs, à entendre parler de religion et, à l'occasion, parlez-en autour de vous.

Venez entendre parler de religion à l'église. C'est du temps bien employé; on apprend à l'église la science de ses droits et de ses devoirs, ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer, la manière de bien vivre et de saintement mourir. Quelques-uns qui n'ont pas le courage de vous suivre auront peut-être la lâcheté de vous désapprouver. Rarement ceux qui ne font rien trouvent que les

autres font bien, dit le proverbe. Venez quand même. Venez entendre parler de religion à l'église.

— Et, si l'opportunité vous est offerte, parlez de religion autour de vous. Les premiers apôtres prêchaient l'Évangile *in templo et circa domos* (*Actes*, 42) dans le temple et dans les maisons. Faites cela. Dites votre mot, affirmez votre foi. Dans les temps de crise, les disciples du christianisme doivent en être les apôtres. Oh! la belle mission! Elle est digne de vous captiver, et vous êtes capables de l'accomplir!

*Amen!*